

Premières Nations

LE DEVOIR

PRÉSENCE AUTOCHTONE 2008



SOURCE PRÉSENCE AUTOCHTONE



AKWESASNE
Il faut retrouver la fierté d'être mohawk
Page 3



RAYMOND CYR
«Être un Métis, c'est une culture, pas juste un p'tit mélange de sang rouge et blanc»
Page 5

De la place Émilie-Gamelin, on verra grand !

Desjardins en spectacle le soir du jour national des autochtones

Cette année, les organisateurs du festival Présence autochtone ont mis le paquet en ce qui a trait à la programmation extérieure. En plus de Richard Desjardins, la place Émilie-Gamelin accueillera plusieurs rappers et musiciens de différentes communautés culturelles de Montréal et des Premières Nations, dont Samian, révélé au grand public grâce à sa collaboration avec Loco Locass.

MARTINE LETARTE

La grande fête extérieure de Présence autochtone commencera plus tôt cette année que lors des éditions précédentes. Les organisateurs ont ajouté un grand spectacle gratuit à la place Émilie-Gamelin, le vendredi 20 juin. «Nous aurons d'abord, en après-midi, des performances de chant: des chants sociaux abénakis, des chants contemporains, des chants de gorge inuits, des incantations, etc. Ensuite, à 19 heures, le grand spectacle Rythmes nomades commencera, avec entre autres Samian, qui s'est fait connaître grâce à la chanson «La Paix des Braves» qu'il a enregistrée avec Loco Locass. D'autres rappers et musiciens des Premières Nations et de différents quartiers culturels de Montréal seront présents sur scène pour faire lever la soirée. Ils seront aussi accompagnés de DJ», indique Sylvain Rivard, directeur du site extérieur de Présence autochtone.

N'est-ce pas ici un effort de la part des organisateurs du festival pour aller rejoindre davantage un public jeune? «Pas nécessairement jeune, mais certainement un public plus urbain. En fait, il est intéressant de voir que la musique des artistes des Premières Nations peut aussi être contemporaine et urbaine, sans toutefois renier ses origines. Et le pont se fait bien aussi entre eux et les artistes montréalais d'autres origines», se réjouit M. Rivard.

Ensuite, la fête se poursuivra comme à son habitude le samedi et le dimanche, avec les Boréades de la danse Loto-Québec, qui proposeront de nombreuses activités familiales à la place Émilie-Gamelin. Des artistes et artisans des Premières Nations, que ce soit des conteurs, des danseurs, des musiciens ou des sculpteurs provenant des trois Amériques, seront au rendez-vous pour divertir le public et partager leur savoir.

«Cette année, nous sommes bien heureux d'accueillir entre autres le sculpteur de pierre inuit Alec Lawson Tuckatuck, qui travaillera ses œuvres devant les yeux des festivaliers, précise Sylvain Rivard. Nous accueillerons aussi des artistes atayals de l'île de Taïwan, comme invités spéciaux.»

Les Atayals sont l'une des six ethnies autochtones de Taïwan et ils vivent dans les régions montagneuses du Hualien. Deux



SOURCE PRÉSENCE AUTOCHTONE

membres de la communauté viendront partager quelques aspects de leurs traditions ancestrales avec le public.

Pendant tout le week-end, la place Émilie-Gamelin accueillera en somme une quarantaine d'artisans de diverses nations qui viendront partager leur savoir-faire avec le grand public. On y verra entre autres de l'art joaillier, de la vannerie, des instruments de musique ainsi que des vêtements et accessoires traditionnels.

La grande soirée de Richard Desjardins

Le samedi 21 juin, Jour national de solidarité des peuples autochtones, sera certainement la grande soirée du festival Présence autochtone avec, entre autres, Richard Desjardins qui foulera les planches de la scène de la place Émilie-Gamelin pour un spectacle extérieur gratuit. La première partie du spectacle sera assurée par Kathia Rock, auteure-compositrice-interprète inuite. Jean-Frédéric Messier l'accompagnera à la guitare. Une fois que le ciel se sera bien assombri, la soirée se poursuivra avec la projection du documentaire de Richard Desjardins et Robert Monderie, *Le Peuple invisible*.

D'ailleurs, le film jouit maintenant d'une réputation internationale. Dernièrement, il a été diffusé à New York, lors de la septième session de l'Instance permanente des Nations unies sur la question autochtone.

Les cafés, un nouveau tournant

Si, l'an dernier, le festival Présence autochtone a commencé à organiser quelques événements dans des cafés, cette année, la tendance est encore plus marquée. Les cafés Volver et L'Escalier proposeront donc différentes soirées culturelles qui incluront de la musique, du cinéma, des contes ainsi que l'apprentissage de langues amérindiennes.

«En proposant des activités dans des cafés, nous nous trouvons à entrer en contact avec toute une jeunesse altermondialiste qu'on ne retrouve pas dans les circuits habituels des festi-

vals. L'an dernier, nous avons tenté l'expérience et, vraiment, de belles rencontres se sont réalisées», explique André Dudemaine, directeur du festival Présence autochtone.

Les curieux pourront aussi découvrir Mike O'Cleary, auteur-compositeur-interprète de la relève, de Mashteuiaish. «Il est jeune, mais il a déjà l'étoffe d'un grand. Venez le découvrir avant tout le monde, puisque dans quelques années il fera les palmarès! Il est particulièrement intéressant parce qu'il passe aisément de l'innu au français et arrive ainsi à faire le pont entre les deux cultures», ajoute M. Dudemaine.

Le Wapikoni mobile, studio ambulant de création vidéo et musicale destiné aux jeunes des communautés autochtones, proposera également une soirée spéciale le 17 juin, au café L'Escalier, où seront présentées ses réalisations les plus récentes.

Le Solstice des nations

Le festival Présence autochtone célébrera encore cette année la Journée nationale des autochtones le samedi 21 juin, au parc du mont Royal, avec le Solstice des nations. L'événement, à la fois protocolaire, symbolique et festif, a pour principal objectif de rapprocher les différents peuples qui vivent au Québec et de renforcer les liens d'amitié entre eux. Des représentants des communautés québécoises et autochtones seront réunis sur le mont Royal pour fêter le début du cycle solaire en allumant le feu de l'amitié.

«Nous transmettrons alors les braises de notre feu aux organisateurs de la Fête nationale du Québec qui, à leur tour, indiquent André Dudemaine, s'en serviront pour allumer le feu de joie du grand spectacle de la Fête nationale, le 23 juin, sur les plaines d'Abraham, à Québec. C'est un geste qui a une grande valeur symbolique.»

Pour plus d'info: <http://www.nativelynx.qc.ca>.

Collaboratrice du Devoir

ONDINNOK

Le travail d'Yves Sioui Durand est un vaste projet historico-archéologique
Page 2

TOUR DU QUÉBEC

Onze nations autochtones, autant de peuples québécois
Page 4

PRÉSENCE AUTOCHTONE

Trois temps forts d'un festival

Arts plastiques
Page 3

Littérature
Page 4

Cinéma
Page 5

PREMIÈRES NATIONS

Ondinnok, le seul théâtre autochtone au Québec

« Nous sommes culturellement à la frontière de la dissolution identitaire »

Le travail d'Yves Sioui Durand est un vaste projet historico-archéologique

Redonner une voix à ceux qui n'en ont pas pour échapper à la perte de l'âme: ainsi pourrait se résumer la mission que se donne la seule compagnie de théâtre autochtone du Québec, le théâtre Ondinnok. Au moment où débute une série de représentations de la toute dernière production d'Ondinnok au théâtre Prospero, le point avec le cofondateur de la compagnie, Yves Sioui Durand, sur plus de 20 ans de théâtre autochtone au Québec.

MATTHIEU DUGAL

« Pourquoi sommes-nous séparés de nos mythes d'origine? » Vingt-trois ans après la création d'Ondinnok, la question demeure tout aussi pertinente pour Yves Sioui Durand, qui poursuit toujours aussi inlassablement son travail d'inspection dans l'âme autochtone et ses déchirements.

Selon Durand, la « manière » Ondinnok (mot huron désignant un rituel théâtral de guérison qui dévoile le désir secret de l'âme), c'est en quelque sorte de « donner à ces mythes une modernité qui s'est perdue avec le temps. En fait, mon travail a

toujours consisté à montrer cette part de notre identité qu'on a voulu détruire pour n'en garder que l'aspect le plus superficiel. Pour bien des gens, et pour bien des autochtones aussi, cette identité est folklorique, c'est terrible d'en arriver là. Nous sommes souvent condamnés à ne voir que le côté new-age et tape-à-l'œil de nos peuples, qui ont une histoire millénaire. » Le théâtre comme résistance, donc, à la commercialisation des cultures autochtones? « Absolument! Il faut que nous puissions nous exprimer avec une langue et une forme qui nous forment un rapport à nous-mêmes qui échappe au cliché. »

C'est pour cela, et bien sûr pour l'amour du théâtre, que l'auteur et metteur en scène passionné est ainsi en « mission » depuis tout ce temps. « Dans le monde du théâtre, on vénère avec raison la tragédie grecque, mais je crois fermement que les mythes amérindiens sont nos mythes à nous. Il n'y a aucune raison pour qu'ils soient moins porteurs. Je dirais même qu'en tant qu'habitant de l'Amérique, ils sont plus proches de nous. »

Retour aux sources

Des mythes, Durand en aura revisité durant ces 23 années. « L'important, c'est de les traduire dans une forme actuelle, une forme qui les rend extrêmement contemporains », affirme-t-il. Depuis la première production de la compagnie en 1985 (*Le Porteur des peines du monde*), jus-

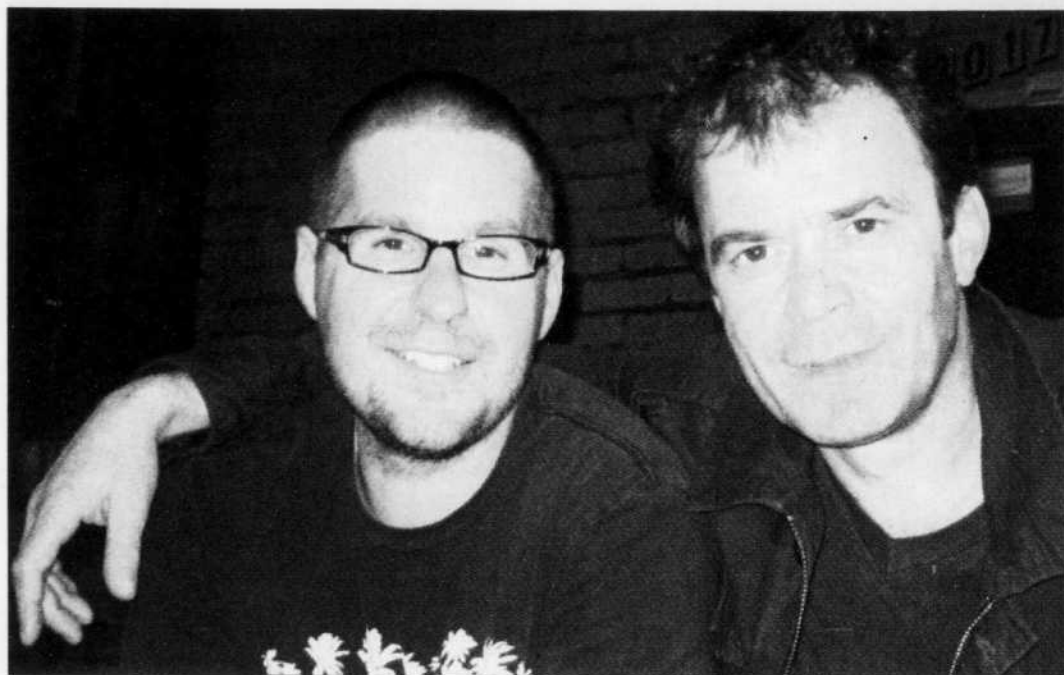
qu'à *Wulustek* aujourd'hui, le travail d'Yves Sioui Durand est aussi un vaste projet historico-archéologique qui l'a amené à étudier des documents surprenants.

« Quand j'ai monté *La Conquête de Mexico* avec Jean-Pierre Ronfard en 1990, j'ai travaillé à partir de textes très rares, dont celui du moine franciscain Bernardino de Sahagún, un moine qui avait recueilli au Mexique, au milieu du XVI^e siècle, des témoignages sur la vie des Aztèques avant la conquête espagnole. » Des témoignages inestimables sur un monde dont il ne reste plus que la mémoire, mais auxquels il fallait donner une modernité. « J'ai toujours aimé travailler avec des metteurs en scène exigeants et actuels qui prouvent que c'est possible de montrer l'identité autochtone sans les clichés qui s'y attachent. »

On se souviendra d'ailleurs que c'est à Ondinnok que l'on doit la rencontre de Shakespeare avec la culture malécite en 2004, dans la pièce *Hamlet le Malécite* pour laquelle Sioui Durand avait travaillé avec Jean-Frédéric Messier. Là encore, un devoir de mémoire réalisé en propulsant Hamlet dans une réserve autochtone toute contemporaine... Une pièce qui a d'ailleurs connu un grand succès critique et public.

De plus en plus, cependant, le travail d'Ondinnok se détache des grands mythes et de l'histoire pour pointer un microscope sur des situations du quotidien. « Avec *Wulustek*, note Durand, nous continuons le travail des premières années, mais avec des sujets différents. » En effet, avec *Wulustek*, la compagnie veut montrer la dévastation culturelle vécue par les communautés autochtones en 2008.

« Ce que nous montrons dans *Wulustek*, c'est très dur et ça interpelle, selon moi, tous les humains, pas seulement les autochtones. Parce que



SOURCE PRÉSENCE AUTOCHTONE

Peter Batakiev et Dave Jenniss, le metteur en scène et l'auteur de *Wulustek*

Wulustek, finalement, c'est l'histoire de la dissolution d'une culture, et ça, ça menace tout le monde. » Un propos très actuel qui met en scène la famille Miktouch, de la nation des Malameks (une nation fictive), aux prises avec l'arrivée d'une entreprise forestière qui s'est approprié le territoire. « Dans *Wulustek*, il est question d'aliénation. Avec *Wulustek*, on veut montrer le destin d'une nation qui a presque été rayée de la surface de la Terre, affirme Durand. Les Malameks, ce sont les Malécites, un peuple qui a été décimé et dont il ne reste au Québec qu'une seule communauté de moins de mille habitants, non loin de Cacouna. »

La bataille de la culture

Yves Sioui Durand note que, malgré une véritable explosion démo-

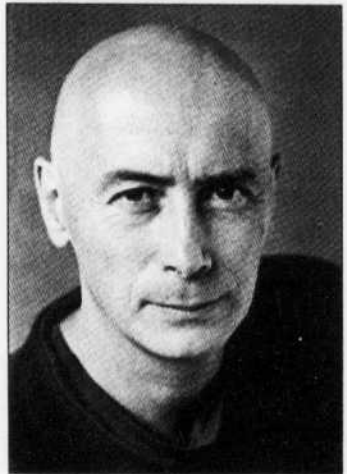
graphique, la plupart des communautés sont sur le point de carrément perdre la bataille de la culture. « Nous sommes culturellement à la frontière de la dissolution identitaire, même dans les communautés qui sont relativement riches, comme chez nous à Wendake, où la richesse masque un problème beaucoup plus sournois, celui de la perte de l'identité. »

Une perte appréhendée que veut à tout prix révéler l'homme de théâtre, ne serait-ce que pour montrer ce qui fut. Et le théâtre à cet égard est le véhicule idéal. « Ce n'est pas vrai que le Québec moderne existerait sans Les Belles-sœurs, sans la poésie de Miron, sans Ronfard. Notre rôle, chez Ondinnok, est de permettre de donner une parole, parce que sans la parole il ne peut avoir de prise de

conscience. Nos peuples sont privés d'autonomie et la parole permet de la retrouver. »

Un travail de longue haleine, qui essouffle cependant parfois le prolifique dramaturge. « Malgré le fait que je travaille à Paris avec Mnouchkine, malgré le fait que nous avons joué dans cinq pays, que notre travail est primé un peu partout, c'est difficile de constater que les institutions ne suivent toujours pas. Nous sommes encore et toujours subventionnés au projet et nous sommes le seul théâtre autochtone au Québec. » Un constat dur, mais qui n'entame pas la passion du dramaturge huron. Un nouvel opus de la longue histoire d'Ondinnok, que l'on pourra voir du 5 au 13 juin au théâtre Prospero.

Collaborateur du Devoir



SOURCE PRÉSENCE AUTOCHTONE

Yves Sioui Durand

21 JUIN

JOURNÉE NATIONALE DES AUTOCHTONES

Au nom du gouvernement du Québec, j'offre mes meilleurs vœux aux dix nations amérindiennes et à la nation inuite du Québec.

Tout particulièrement cette année, alors que Québec fête son 400^e anniversaire, célébrons la rencontre de nos peuples.

De plus en plus, notre collaboration et nos échanges amènent des rapprochements qui laissent présager un bel avenir sur les plans social, économique et culturel.

Je profite de l'occasion pour féliciter les communautés qui relèvent avec courage et détermination les défis de la modernité, tout en cherchant à préserver leur héritage et leurs traditions.

Benoît Pelletier
Ministre responsable des Affaires autochtonesSecrétariat
aux affaires
autochtones

Québec

PREMIÈRES NATIONS

L'École libre d'Akwesasne

Il faut retrouver la fierté d'être mohawk

Living the language met en scène un petit groupe de parents qui portent à bout de bras une école primaire

«Saviez-vous qu'on prévoit qu'au moins 49 des 52 Premières Nations du Canada perdront leur langue au cours des prochaines décennies?», lance le cinéaste Paul Rickard. Or, la langue, c'est le véhicule de la culture et, surtout, c'est qui nous sommes!»

CLAUDE LAFLEUR

Compétences transversales à la mohawke!

D'origine crie, M. Rickard se passionne pour la question des langues au sein des communautés autochtones. Depuis plus d'une décennie, il participe à maints tournages dans diverses communautés à travers le Canada afin de documenter la situation des Premières Nations. Voici qu'il nous présente un documentaire en deux parties — *Living the language* — qui relate les tribulations de l'école alternative de la réserve mohawk d'Akwesasne, sise à la fois sur les frontières canadienne, américaine, ontarienne et québécoise.

«Comme vous, j'avais quelques appréhensions lorsque je me suis rendu pour la première fois dans cette réserve, dit-il. On entend tant de choses à propos des Mohawks... Mais voilà que, sur place, j'ai découvert des gens chaleureux et accueillants.»

On pourrait aussi dire, en regardant son documentaire, que ce sont des gens tout aussi dévoués pour leur communauté qu'envers leurs enfants. En effet, en une heure et demie, M. Rickard nous fait découvrir une réalité qu'on ne soupçonne guère à propos d'une réserve mohawk: des hommes et des femmes qui se dévouent pour préserver leur culture. Ils mènent de fait un combat qui, à bien des égards, fait penser à la lutte que nous menons ici au Québec pour préserver notre langue et notre culture. Toutefois, étant donné la pauvreté des moyens dont ils disposent, leur combat s'assimile davantage à celui que livrent certaines communautés franco-phones hors Québec.

Living the language met en effet en scène un petit groupe de parents qui portent à bout de bras une école primaire où quelques dizaines de jeunes Mohawks étudient dans leur langue et selon leur mode traditionnel d'apprentissage.

En suivant le cycle des saisons, ils apprennent les notions de biologie et de botanique, de langue, de traditions, de cuisine, de survie, etc. Ironiquement, cette méthode d'enseignement traditionnelle s'apparente à la formation par compétences transversales qu'on implante dans nos écoles.

Toutefois, comme l'Akwesasne Freedom School fonctionne en dehors de toute norme imposée par un ministère de l'Éducation, elle ne reçoit aucun financement public. Les parents doivent donc trouver eux-mêmes les fonds nécessaires en organisant tant bien que mal diverses activités de financement.

«Mais ça vaut la peine!», affirment plusieurs des parents que nous montre le documentaire. Ainsi, l'une des mères qui y témoigne, qui est elle-même diplômée de cette école alternative et qui y envoie à présent ses enfants, relate que ce qu'elle y a appris «a fait de moi quelqu'un qui sait qui je suis, ce qui m'a procuré de solides bases qui m'ont guidée jusque dans mes études à l'université.»

Retrouver son identité

D'après le reportage de Paul Rickard, il s'en est fallu de peu pour que les Mohawks d'Akwesasne perdent leur culture. En fait, si les grands-parents de la réserve parlent encore le kanien'keha (la langue



Jeunes danseurs mohawks en spectacle l'an dernier lors du festival Présence autochtone

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

mohawke), ce n'est plus le cas de la plupart de leurs descendants. Comme le relate l'un d'eux, aujourd'hui père d'une fillette qui va à la Freedom School: «Tout ce que je sais, c'est que je suis mohawk... Mais, à part cela, je me sens comme une âme perdue...» Selon un autre parent, cette perte d'identité crée un vide qui précipite certains autochtones dans l'alcool et les drogues.

Pour combattre ce fléau, un petit groupe d'irréductibles Mohawks a donc mis sur pied en 1979 une «petite école de campagne» où quelques dizaines d'élèves apprennent en sept ou huit ans les fonde-

ments de leur culture. Cet apprentissage doit se faire dans la langue mohawke, puisque nombre de notions peuvent difficilement être transmises autrement.

«L'Akwesasne Freedom School est une école indépendante qui a pour but de former de bons citoyens mohawks ainsi que les futurs leaders et guides spirituels de la communauté», résume Paul Rickard. Elle plonge les élèves dans la culture et la langue mohawkes, de sorte que, au terme de leurs études, on s'attend à ce que ceux-ci sachent qui ils sont et d'où ils viennent. «On s'attend aussi à ce qu'ils soient désormais prêts à as-

sumer leurs obligations et responsabilités comme citoyens mohawks dans le monde moderne dans lequel ils sont appelés à vivre», poursuit le producteur du film.

Le passage à la culture occidentale

Évidemment, si cet apprentissage permet aux jeunes Mohawks de retrouver leurs racines et de se bâtir une confiance en soi, il n'en demeure pas moins qu'ils doivent par la suite apprendre à évoluer dans le monde moderne et anglophone qui les entoure.

Ainsi, après sept années d'immer-

sion dans la culture mohawke, les élèves de la Freedom School doivent traverser une période de transition en poursuivant leurs études dans l'une des trois écoles secondaires «normales» de la réserve. «Le choc est brutal, constate une enseignante mohawke chargée de faciliter cette transition. Les élèves se trouvent alors non seulement confrontés à la méthode d'apprentissage à l'occidentale — plutôt terne et abstraite — mais ils se retrouvent parmi des centaines d'étudiants... Et ils doivent toujours courir d'une classe à l'autre. C'est tout un choc pour eux!»

Néanmoins, l'expérience donne des résultats étonnants, observe l'enseignante, dont les propres enfants ont parcouru le chemin. «Bien sûr, j'ai constaté que la première année d'adaptation est difficile, dit-elle. Mais, avec un peu de soutien et beaucoup d'efforts, ils y parviennent.»

Certains des élèves qui sont passés par la Freedom School parviennent même à se classer parmi les meilleurs de l'école publique. «Au sein de notre école, raconte l'enseignante, nous avons un programme d'honneur qui sélectionne les meilleurs élèves pour un classement national... Or, des cinq élèves retenus dernièrement, quatre provenaient de la Freedom School!»

Celle école existe depuis trente ans et compte déjà des diplômés qui ont fait des études universitaires, certains même au deuxième cycle. Et un peu partout au sein de la communauté mohawke, on retrouve à présent de jeunes leaders issus de la Freedom School.

S'agirait-il là d'une approche pour contrer certains des problèmes qui affligent tant une communauté autochtone? Les promoteurs de l'Akwesasne Freedom School aiment bien le penser. Quoi qu'il en soit, le documentaire de Paul Rickard fait valoir une expérience qui fait réfléchir à bien des égards.

Collaborateur du Devoir

Arts plastiques

Des contemporains s'inscrivent dans les pas du baron de La Hontan

Des œuvres animées par un souci de réconciliation

Cette année, pour son volet arts plastiques, le festival Présence autochtone mise sur deux grandes expositions. D'abord, à la Grande Bibliothèque, on présente *Dialogue avec un Sauvage: perspectives contemporaines*. À la Guilde canadienne des métiers d'art, ce sont les œuvres de cinq jeunes graveurs mohawks et d'un sculpteur algonquin que l'on peut découvrir.

MARTINE LETARTE

Pour créer l'exposition *Dialogue avec un Sauvage: perspectives contemporaines*, huit artistes ont été invités à s'inspirer de l'ouvrage *Dialogue de M. le baron de La Hontan et d'un sauvage de l'Amérique* pour créer des œuvres spécialement pour l'occasion. Ce dialogue publié en 1703, à la fois polémique et satirique, fait l'éloge de la vie primitive et critique la société européenne de l'époque. Il se présente sous la forme d'un véritable dialogue entre La Hontan et un Amérindien, appelé Adario.

Les organisateurs du festival Présence autochtone se sont demandé ce que seraient les interprétations de la lecture de ce dialogue fictif qui pourrait bien faire les artistes des Premières Nations contemporaines. «Certaines œuvres abordent la notion de dialogue, alors que d'autres réagissent aux propos du texte. Toutefois, les artistes se sont quand même tous éloignés de l'ouvrage de référence pour créer leur œuvre», indique Michel Côté, commissaire de l'exposition.

Par exemple, Denis Charette, sculpteur métis algonquin, se voit comme un descendant de La Hontan et d'Adario. «Son œuvre illustre bien les deux mondes qui l'habitent, en tant que Métis, et sa volonté de réconciliation», explique M. Côté. Cet artiste a récemment reçu le soutien financier du Conseil des arts du Canada pour continuer d'approfondir, grâce à son art, son étude de la culture et de la spiritualité des peuples algonquiens.

Tour d'œuvres

L'exposition offerte à la Grande Bibliothèque, dès le 10 juin, présentera également une œuvre réalisée en collaboration par de jeunes

artistes de Kanesatake, Jasmin Gunn et Roger Nelson. «Tous les deux ont été formés au Centre de l'image et de l'estampe de Mirabel (CIEM). Leur œuvre *Les Esprits* parlent en un dialogue en soi entre un Européen et un Sauvage, teinté d'humour et d'ironie.»

Sylvie-Anne Sioui Trudel, artiste d'origine wendate, y exposera aussi sa création, *Le Dernier Discours d'Adario*. L'œuvre met en scène le Sauvage théâtralement allongé sur son lit de grains de maïs et est empreinte de sagesse et de paix, malgré des appréhensions devant les motivations réelles des Français.

Bachelier en arts visuels de l'UQ-TR, l'Abénaki Raphaël Benedict présentera au public son œuvre d'acrylique sur toile, *Modification du beau*. L'œuvre se veut un clin d'œil fait au célèbre tableau anonyme intitulé *Portrait présumé de Gabrielle d'Estrees et de sa sœur la duchesse de Villars*, peint vers 1594.

Walter Kahero:ton Scott, étudiant en arts plastiques et en anthropologie à l'université Concordia, y présentera une série de gravures qui créent une discussion entre des êtres qui cherchent ce qui les définit.

Pour sa part, Sylvain Rivard a créé une œuvre qui représente un large visage confectionné avec des lanières de cuir et des perles enfilées et tissées. Il a appelé cette œuvre *Dialogue avec un sauvage*.

Enfin, Présence autochtone est allé chercher encore une fois Oswald DeLeon Kantule, artiste de la nation des Kunas né sur l'île d'Ustupu, au Panama. Résidant et travaillant maintenant à Montréal, il est devenu un habitué du festival. Dans son travail, Oswald DeLeon Kantule mélange la peinture, le dessin, la sculpture, l'installation et la performance, pour créer un terri-



SOURCE PRÉSENCE AUTOCHTONE

The Elements of Murder (2007), gravure de Jasmin Gunn

toire onirique peuplé d'êtres spirituels, d'animaux et d'oiseaux fantastiques. Il présentera entre autres à la Grande Bibliothèque son œuvre *Aigle et Jaguar*, qui traite du dialogue Nord-Sud.

Pour plus d'info: www.native-lynx.qc.ca.

Relief à la Guilde

À l'occasion du festival Présence autochtone, la Guilde cana-

dienne des métiers d'art présente *Relief*, depuis le 29 mai. L'exposition réunit les œuvres de cinq graveurs mohawks de Kanesatake formés récemment au CIEM, dont Jasmin Gunn et Roger Nelson, qui exposent également à la Grande Bibliothèque. Ils seront entourés cette fois de leurs collègues Graig Nicholas, Audrey Avery et Kevin Proulx.

Les jeunes artistes ont eu la chance d'affirmer leur créativité tout en exprimant leur réalité à travers la gravure, dans un climat de grande liberté. Chacun y est allé de sa vision, en choisissant des éléments qu'il considère essentiels, pour créer des œuvres originales et fortes, souvent teintées d'ironie.

Également exposé à la Grande Bibliothèque, le sculpteur algonquin Denis Charette se joint aux jeunes Mohawks pour l'occasion. Il présente quelques-unes de ses œuvres, qui traitent encore une fois de questions d'identité et de réconciliation entre les peuples.

L'exposition est proposée par le CIEM, qui vise à développer la recherche, la production et la diffusion d'œuvres en estampes

contemporaines. Elle sera présentée jusqu'à la fin juin.

Pour plus d'info: www.native-lynx.qc.ca ou www.canadian-guild.com.

Capteur de rêves de Serge Gosselin

Toujours dans le domaine des arts visuels, il est à noter que la Maison de la culture Notre-Dame-de-Grâce profite de la tenue du festival Présence autochtone pour présenter l'exposition de photographies *Capteur de rêves*, de l'artiste Serge Gosselin. Le photographe est allé immortaliser des instants dans la vie de différents peuples des Premières Nations, de l'Abitibi au Guatemala, en passant par la Bolivie, l'Équateur et le Pérou.

La Maison de la culture Notre-Dame-de-Grâce présente aussi des œuvres sur papier et des sculptures de l'artiste abénakise-wendat Christine Sioui Wawanoloath.

Pour plus d'info: Maison de la culture Notre-Dame-de-Grâce, (514) 872-2157.

Collaboratrice du Devoir

Guilde canadienne des métiers d'art

1460, rue Sherbrooke Ouest, suite B
Montréal, T 514.849.6091
www.guildecanadiennesdesmetiersd'art.com

« RELIEF »

En collaboration avec le Festival Présence Autochtone

Gravures de cinq artistes mohawks :

Jasmin Gunn
Kevin Proulx
Audrey Avery
Graig Nicholas
Roger Nelson

Sculptures de Denis Charette, algonquin

Jusqu'au 28 juin 2008
Mardi au vendredi, 10h à 18h
Samedi, 10h à 17h

LES AUTOCHTONES DANS LE QUÉBEC POST-CONFÉDÉRAL • 1867-1960



Alors que l'imaginaire populaire attend à dépendre les autochtones comme étant confinés dans leurs réserves et réduits à dépendre du gouvernement fédéral pour assurer leur subsistance, Claude Gélinais présente un portrait beaucoup plus nuancé de leur situation. Il tend à confirmer une constante historique, à savoir que l'incompréhension entre autochtones et non-autochtones, au Québec comme au Canada, relève davantage de l'idéologie que des rapports sociaux.

20^e SEPTENTRION.QC.CA
Membre de l'Association nationale des éditeurs de livres

PREMIÈRES NATIONS

Tour du Québec

Onze nations autochtones,
autant de peuples québécois

D'Ivujivik chez les Inuits aux confins du Nouveau-Québec, en passant par Listuguj chez les Micmacs de la Gaspésie, par Mashteuatsh chez les Innus du Lac-Saint-Jean, par Kahnawake chez les Mohawks de la rive sud de Montréal ou par sept autres endroits, il se trouve encore presque partout au Québec des habitants des 11 Premières Nations ayant peuplé ce territoire.

RÉGINALD HARVEY

Des populations autochtones devenues jeunes ont évolué rapidement au cours des dernières années et se montrent soucieuses de leur développement socioéconomique et de leur avenir, tout autant que préoccupées par des questions territoriales et culturelles.

Anthropologue, Pierre Trudel enseigne au cégep du Vieux-Montréal. Il entretient des liens avec l'Assemblée des Premières Nations, en plus de collaborer depuis plus d'un quart de siècle à la revue *Recherches amérindiennes*. «Les autochtones, tout comme les Québécois, vivent un problème d'identité. Ils connaissent eux aussi un débat identitaire. Les nations autochtones du Québec sont issues, au même titre que les Québécois, d'une identité changeante qui s'est définie au fil du temps. Ces changements ont été produits par la sédentarisation et par l'intégration à l'État.»

Un vent de jeunesse s'est mis à souffler fort. «Les nations actuelles ne sont pas ce qu'elles étaient il y a 50 ou 100 ans. S'il existe toujours trois grandes familles linguistiques, soit celles des Inuits, des Algonquiens et des Iroquoiens, toutes, sauf dans le cas des Attikamekw, débordent à l'extérieur du territoire du Québec.»

Il dégage une caractéristique contemporaine de ces peuples: «On peut garder en tête la conception comme quoi il y a 11 nations, mais, ce qui caractérise l'identité des autochtones aujourd'hui, c'est davantage d'être jeune plutôt que vieux, plus que le fait d'être abénakis, attikamekw ou autre.»

Abénakis, Algonquiens
et Attikamekw

Les Abénakis sont plus de 2000 et ils vivent sur la rive sud du Saint-Laurent, en face de Trois-Rivières. Ils viennent de construire un nouveau musée. «Ce sont des communautés qui sont très urbanisées et qui essaient de concilier leur statut juridique et politique avec un développement économique. Ils font des affaires et ils ont déjà mis de l'avant un projet de casino.» Il existe présentement chez eux un débat identitaire qui les pousse à se montrer sévères dans la reconnaissance du statut d'Abénakis: «Puisque ce sont l'État, le gouvernement et la Loi sur les Indiens qui ont tracé la frontière entre celui qui est un Abénakis et celui qui ne l'est pas, il existe une querelle entre eux à ce sujet.»

Les Algonquiens forment cette nation qualifiée de «peuple invisible»

dans le titre du film documentaire réalisé par Richard Desjardins. Ils sont autour de 9000 à vivre dans neuf communautés établies en Abitibi-Témiscamingue et, dans bien des cas, ils sont considérés comme les laissés-pour-compte des autochtones à cause de leurs misérables conditions de vie. «Un des enjeux chez ceux-ci est de corriger un manque de cohésion pour s'avancer dans une revendication globale. Ils sont divisés idéologiquement et politiquement et je sais qu'il y a deux organisations politiques.» Au-delà des revendications globales qui portent sur les territoires ou les droits ancestraux, chacune des réserves a des revendications particulières, découlant du fait «qu'on a réduit la réserve d'origine.»

Les Attikamekw sont au nombre d'environ 6000 et on les retrouve dans les régions de Lanaudière, de la Mauricie et du Centre-du-Québec. Dans ce cas, deux dossiers viennent à l'esprit de l'anthropologue: «Comme les Innus, ils négocient depuis très longtemps sur leur revendication globale en vue de la signature d'un traité; il semblerait qu'ils soient assez avancés sur ce plan et on pourrait éventuellement s'attendre à une entente de principe. Ils sont aussi irrités par la question de l'agrandissement de la superficie de la municipalité de La Tuque, qui est immense et qui couvre tout leur territoire. Eux qui vivaient sur des terres de la Couronne québécoises, ils se sont vu incorporer dans une municipalité sans leur consentement: ça les irrite de voir apparaître des règlements municipaux sur leur territoire de chasse.»

Cris et Hurons-Wendats

Les Cris ont signé la Paix des braves avec le gouvernement Landry en 2002, ce qui leur a valu de recevoir des sommes s'élevant à plus de quatre milliards de dollars. Ils sont près de 15 000 à vivre dans le bassin de la baie James et, en partie, près de Chibougamau, à l'intérieur de neuf communautés. «Ils ont décidé de se préoccuper du sort des jeunes en signant ce traité, et la question qui se pose maintenant est la suivante: est-ce qu'ils ont bien fait et est-ce qu'ils vont réussir à réduire les problèmes sociaux et à favoriser l'emploi chez les jeunes? La Paix des braves visait cet objectif. S'ils ont abandonné leurs poursuites, quelque peu dilués leurs revendications et accepté le projet Rupert, c'est pour avoir plus d'argent et disposer de plus de moyens de créer de l'emploi chez les jeunes.» Les Cris servent de modèles aux autres nations.



Les quelque 10 000 Inuits vivent dans 14 villages nordiques situés entre le 55° et le 64° parallèle, le long des côtes de la baie d'Hudson et de la baie d'Ungava.

Les Hurons-Wendats, dont la population s'élève à 3000 habitants, se trouvent sur un tout petit territoire situé tout près de la ville de Québec,

mais la plupart d'entre eux vivent hors réserve. «Eux aussi sont loin d'être dans la misère; c'est une communauté très bien organisée et qui sert également de modèle. Ils viennent même de construire un hôtel-musée (Hôtel-musée Premières Nations) pour assurer leur développement. Ils possèdent aussi des droits territoriaux dans le secteur du parc des Laurentides, ce qui n'est pas sans inquiéter la population locale.»

Innus et Inuits

Les Innus négocient depuis plusieurs années une entente pour laquelle le bien des embouches sont apparues durant les pourparlers plutôt houleux qui se sont déroulés. Ils sont au nombre de 15 600 et forment la population la plus nombreuse de la province, suivie de près par les Cris. Ils vivent dans neuf communautés réparties entre la Côte-Nord et le Lac-Saint-Jean. «Ils sont plutôt divisés, mais il semblerait qu'il y aurait présentement une possibilité d'entente avec deux ou trois communautés. Québec souhaite que toutes les communautés innues soient signataires du traité, mais il se pourrait qu'il ne soit signé qu'avec cer-

taines: Mashteuatsh, Essipit et peut-être Pessamit.» Et les Innus tentent d'obtenir des indemnités massives pour l'énergie hydroélectrique produite sur le territoire de Betsiamites: «Ce recours pourrait baliser cette obligation qu'on maintient toutes les entreprises et tous les gouvernements, presque à la grandeur du pays, de chercher à consulter et à accommoder les autochtones lorsqu'il y a un développement sur leur territoire.» Cette démarche juridique porte également sur une revendication territoriale en lien avec l'Accord de la Baie-James conclu en 1975.

Les Innus sont au nombre de 15 600 et forment la population autochtone la plus nombreuse de la province, suivie de près par les Cris

quelque 10 000 Inuits vivent dans 14 villages nordiques situés entre le 55° et le 64° parallèle, le long des côtes de la baie d'Hudson et de la baie d'Ungava. Ivujivik, la communauté la plus éloignée, se trouve à 1000 kilomètres de la municipalité de la Baie-James. Un gouvernement régional prend forme en ces lieux et il doit s'attaquer à une lourde tâche: «Ils éprouvent des problèmes sociaux qu'ils doivent régler. Il se pourrait que l'espérance de vie chez les Inuits du Canada soit à la baisse; sur le plan statistique, c'est absolument incroyable. Pourquoi une telle baisse? Est-elle due à la qualité de vie? À la violence ou à je ne sais quoi?» Il en résulte un enjeu

de taille: «Ils doivent cheminer vers une plus grande prise en charge dans le but d'intégrer les trois grands secteurs de la société inuite dans un seul gouvernement. Ils ont à franchir des étapes pour s'approprier les affaires publiques.»

Malécites et Micmacs

Les Malécites forment un groupe autochtone d'environ 760 personnes dont le territoire est situé dans le Bas-Saint-Laurent, à proximité de Rivière-du-Loup. «Ils ont éprouvé de sérieux problèmes de gouvernance interne, tout comme les Mohawks; il y a eu conflit entre le chef et les conseillers. Ils ont des revendications particulières sur des terres et ils veulent aussi agir dans la question des pêcheries. Il y a un traité sur la pêche qui a été reconnu par la Cour suprême concernant les Micmacs mais également les Malécites.»

Les Micmacs sont au nombre de 2400 et ils habitent dans trois réserves de la Gaspésie. Cette nation unifiée sur le plan politique tire maintenant mieux profit des ressources de la mer: «Ils se sont engagés depuis longtemps dans la pêche mais, à la suite du jugement Marshall, ils ont saisi l'opportunité qui leur était offerte de recevoir l'aide du fédéral pour être intégrés à cette industrie de la pêche dont ils étaient exclus auparavant. Ils ont obtenu des droits pour vendre les produits de la pêche plutôt que de juste manger ceux-ci.» Et un dossier litigieux a fait surface il y a peu de temps: «C'est tendu dans la région parce que les Micmacs du secteur de la réserve de Gesgapegiaq veulent ouvrir

une pourvoirie. Les chasseurs du coin ne sont pas très contents. On retrouve donc là un peu des tensions traditionnelles.»

Mohawks et Naskapis

Les quelque 10 400 Mohawks habitent pour la plupart dans trois réserves situées en périphérie de Montréal. De ce côté, plusieurs dossiers sont à surveiller: «Il y a celui de la mine d'Oka dans le secteur de Kanesatake. Les Mohawks pourraient, quoique divisés, s'unifier et s'opposer à ce développement minier si la compagnie décide de procéder.» Du côté de Kahnawake, le dossier de l'ancienne seigneurie refait surface et des négociations sur les revendications territoriales autochtones, qui s'annoncent ardues, ont repris. Les positions du Québec et des Mohawks sont plutôt tranchées à ce sujet: «L'autoroute 30 entraine dans le décor dans ces pourparlers. On devait procéder à la construction d'une bretelle ou d'une partie de celle-ci, mais on ne l'a pas fait. Les Mohawks considéraient qu'on n'avait pas consulté suffisamment et offert les accommodements requis dans ce dossier.» Ils ont finalement obtenu gain de cause.

Après avoir reconnu que les négociations sont difficiles avec les Mohawks sur le plan territorial pour des raisons historiques et parce que les réserves sont situées en milieu urbain, l'anthropologue mentionne un autre enjeu majeur: le domaine fiscal: «La couverture médiatique donne l'impression que ce sont eux, les problèmes, que ce sont des contrebandiers, que c'est la criminalité, que c'est la mafia et tout ce genre de choses, qui sont en cause. C'est l'impression qui se dégage, mais ce qu'on ne voit pas dans ce dossier-là, c'est une volonté de négocier et de régler le problème politiquement de la part des Mohawks.» Du côté de l'Ontario, des ententes fiscales sont récemment intervenues avec les autochtones à la suite de négociations.

Les Naskapis sont au nombre de 600 et vivent majoritairement dans une réserve au nord de Schefferville, non loin du Labrador. Ils partagent leur territoire de chasse avec les Inuits et ils sont mécontents de la mise sur pied d'un gouvernement régional chez cette nation: «Tout leur territoire de chasse se retrouverait désormais dans le Nunavik. Cela donnerait plus de pouvoir politique à ce gouvernement sur leurs terres, et ils sont insatisfaits de la représentation qu'on leur réserve au sein de cette nouvelle instance gouvernementale.»

Il en découle cette situation délicate: «Ils sont quelque peu irrités par l'instauration du Nunavik, d'un gouvernement régional chez les Inuits. Ils aimeraient voir leurs droits mieux reconnus dans la constitution de ce gouvernement, et la tension est assez vive entre eux et le Kativik Regional Government.»

Collaborateur du Devoir

LITTÉRATURE

Dialogue en trois temps...
avec un Sauvage!

Le festival Présence autochtone organise cette année un événement bien particulier à la Grande Bibliothèque pour souligner l'ouverture de l'exposition d'arts visuels *Dialogue avec un Sauvage*. Un 5 à 7 littéraire, intitulé «Dialogue en trois temps», se tiendra le vendredi 13 juin et abordera notamment le dialogue en tant que forme littéraire, en compagnie de plusieurs auteurs et intellectuels issus des Premières Nations et québécois.

Pour créer l'exposition *Dialogue avec un Sauvage*, des artistes des Premières Nations ont été invités à s'inspirer de l'ouvrage *Dialogue de M. le baron de La Hontan et d'un sauvage de l'Amérique*, rédigé par M. La Hontan lui-même et publié en 1703.

«Ce dialogue entre le Français La Hontan et le sauvage Adario traite de différentes questions, comme la divinité, l'argent, la loi et l'égalité entre les hommes et les femmes, qui sont toujours pertinentes aujourd'hui. Il est donc très intéressant de se replonger dans cette époque, alors que le Siècle des lumières n'était pas encore véritablement commencé, pour jeter un regard sur les points de vue des Français et des autochtones de l'époque sur ces questions», indique Henry Welsh, responsable des communications de Présence autochtone.

Les trois temps

Le 5 à 7 littéraire se déroulera donc en trois temps. D'abord, deux comédiens feront la lecture

de quelques passages tirés de l'œuvre de La Hontan, question de mettre le public dans l'ambiance du dialogue ancien.

Ensuite, des auteurs québécois et amérindiens liront des textes issus de leur correspondance poétique. Cette rencontre des écritures québécoises et amérindiennes est une initiative de l'écrivaine Laure Morali, qui a récemment dirigé la publication *Aimé-tu! Parlons-nous!* Cette œuvre, publiée chez Mémoire d'encrier, réunit pour la première fois des auteurs du Québec et des Premières Nations à travers des correspondances inédites qui prennent la forme de lettres, de récits, de poèmes, de contes et même de courriels. Parmi les personnalités qui seront présentes à la Grande Bibliothèque pour l'occasion, notons Joséphine Bacon qui, en plus d'avoir participé au projet *Aimé-tu! Parlons-nous!*, a initié Chloé Sainte-Marie à la culture inuite et lui a offert la chanson *Mishapan Nitassinan* pour son album *Je marche à toi*. Le poète José Acque-



SOURCE PRÉSENCE AUTOCHTONE

La rencontre du baron de Lahontan et d'un sauvage de l'Amérique. Acrylique de Raphaël Benedict, intitulé *La Modification du beau* (détail)

lin sera aussi présent pour lire, en duo avec Mme Bacon, des extraits des lettres échangées au cours de cette expérience de dialogue.

Enfin, George Sioui, intellectuel huron, et Jean-François Chassey, professeur au département d'études littéraires de l'UQAM, concluront la rencontre en ouvrant une discussion sur le dialogue comme genre littéraire et sur la littérature comme agent de transformation sociale.

«Nous voulons faire une version réactualisée de ce dialogue de La Hontan, entreprendre un véritable échange entre des auteurs de différentes cultures amérindiennes et non amérindiennes», ajoute M. Welsh.

M. L.

Histoire de nous connaître

MUSÉE

HURON-WENDAT.CA

PREMIÈRES NATIONS

Les Métis de l'Est

Ils sont 291 000 sans territoire propre

« Être un Métis, c'est une culture, pas juste un p'tit mélange de sang rouge et blanc »

En avril dernier, des producteurs de la Beauce ont exigé d'être exclus du plan conjoint de mise en marché du sirop d'érable, sous prétexte de leurs origines. Le même mois, la Cour supérieure a rejeté la demande d'un groupe voulant participer aux négociations territoriales entre le gouvernement québécois et les Innus, concernant l'Entente commune au Saguenay. Le point commun entre ces revendications? Elles ont été émises par des Métis du Québec, qui réclament des droits analogues à ceux des autochtones. Un dossier embrouillé et brûlant.

DENIS LORD

Le terme de «Métis» évoque irrémédiablement Louis Riel et ses concitoyens de la rivière Rouge, amalgame de descendants de coureurs des bois canadiens-français et de Cris, Saulteux et Ojibwas. Mais la réalité est autrement plus complexe. Dans la plupart des provinces canadiennes, des communautés s'identifient elles aussi comme des regroupements de Métis. Quelque 291 000 personnes se sont réclamées de cette identité lors du recensement de 2001. Le gouvernement canadien reconnaît l'existence de 80 communautés métisses dans le pays sans pour autant leur accorder les mêmes droits qu'aux autochtones.

Origines mixtes, peuple singulier

«Être un Métis, c'est une culture, pas juste un p'tit mélange de sang rouge et blanc.» C'est Raymond Cyr qui s'exprime ainsi, aujourd'hui représentant des Métis de l'Estrie, après avoir grandi dans les monts Chic-Chocs, dans une communauté issue de «l'union des Euro-Canadiens avec des Montagnais, des Abénakis et des Malécites».

«On nous donnait différents noms, comme les hommes-capitaines. D'abord, parce qu'une partie de nos ancêtres étaient des Blancs qui avaient fui les bateaux. Ils étaient renommés poilus, méfiants et dangereux parce qu'ils avaient peur d'être repris.» Autre raison: chaque homme pouvait

être un chef, l'un pour la chasse, un autre pour l'établissement d'un camp, par exemple. «Nous avons incorporé l'esprit rationnel des Blancs à nos valeurs spirituelles», dit Raymond Cyr. «Nous sommes reconnus pour notre sens des affaires, mais aussi nous parlons aux bêtes que nous tuons. Nous croyons aux songes, à la prémonition.»

Dominique Côté, juriste et généalogiste, abonde dans le même sens. «Le concept de métis se vit très peu par le sang, dit-elle, même si on doit descendre d'une lignée autochtone. Ce sont les us et les coutumes qui importent.» Dominique Côté est d'origine française mais aussi abénakise, huronne, algonquienne et micmac. Elle fait partie de la communauté des Antayas — «celui qui a marié une sauvage» — située en Beauce. Sa culture, dit-elle, se démarque par la spiritualité, les traditions, l'enseignement des aînés.

Rencontre historique

Le Québec abriterait plus de 15 000 Métis disséminés entre sept communautés historiques. Pour la première fois, les 20, 21 et 22, ceux de la Gaspésie, de la Beauce et de l'Estrie, de l'Abitibi aussi, d'ailleurs encore, se réuniront à Jonquières pour un *pow-wow* chez la communauté métisse du domaine du Roy et de la seigneurie de Mingan (CMDRSM), deux immenses territoires sur lesquels les Métis réclament des droits. «Chicoutimi», affirme Jean-René Tremblay, chef de la CMDRSM, était jadis un poste de traite métis

privilegié, avec sa chapelle et son cimetière, qui ont été détruits par l'État moderne. Des Amérindiens ici, dès 1710, il n'y en avait plus.»

Nombre d'Amérindiens ne reconnaissent pas l'identité métisse. Il y a quelques années, un groupe de pression, l'Alliance autochtone du Québec, a refusé d'arborer le drapeau métis et de jouer l'hymne métis lors des réunions. En Gaspésie, Micmacs et Métis se sont opposés dans le dossier de la création de la pourvoirie Badwin. «Pourtant, affirme Raymond Cyr, les réserves se sont formées à partir du bassin de population des Métis. Les habitants des réserves de Maria, de Restigouche et de Gaspé sont aussi métis que nous. Sans nous, ils auraient perdu leurs traditions. Mon cousin a montré à trapper à ceux de Maria.»

Le même problème de reconnaissance se reproduit entre Métis de l'Ouest et Métis du Québec. Le Metis National Council, formé de représentants des organisations provinciales de l'Ouest, ne reconnaît pas l'existence des Métis de l'Est. La seule organisation à le faire est l'Union nationale métisse Saint-Joseph de Manitoba (UNM). Le président de la plus ancienne organisation du genre, Gabriel Dufault, sera d'ailleurs présent au *pow-wow* de Jonquières, une première. Encore une fois, Raymond Cyr s'insurge. «Les Métis de l'Ouest sont originaires de l'Est, sauf les Métis écossais.» «C'est une hypothèse qu'on examine», commente prudemment Fabien Tremblay, qui étudie l'éthnogenèse des communautés de la Gaspésie et de l'Abitibi pour la Chaire de recherche sur l'identité métisse.

Revendications

Jusqu'à aujourd'hui, les communautés métisses du Québec n'ont pas fait front commun dans leurs revendications. Celles-ci demeurent locales. On parle essentiellement de la reconnaissance de droits ancestraux, comme la chasse et la pêche, la consultation sur l'utilisation du territoire. «Nous au-



Raymond Cyr, représentant des Métis de l'Estrie, devant un auditoire attentif

riens le droit à la cogestion, remarque Raymond Cyr, de dire non à la pêche abusive, à la coupe à blanc.» Le représentant des Métis de l'Estrie s'insurge contre la monoculture dans la reforestation des Chic-Chocs, qui appauvrit la faune.

La CMDRSM va beaucoup plus loin. Elle revendique le titre foncier d'un territoire allant, d'est en ouest, des Eboulements au Labrador, et, du sud au nord, du fleuve Saint-Laurent à la ligne de partage des eaux avec le bassin hydraulique de la baie James.

Toutes ces revendications se heurtent à un obstacle de taille: les Métis de l'Est n'ont pas d'existence juridique aux niveaux provincial et fédéral. «Lors du rapatriement de la Constitution en 1982, explique Fabien Tremblay, on a rajouté les Métis aux peuples inclus dans l'article 35, les Inuits et les autochtones, sans pour autant spécifier qui ils sont.»

«Nous reconnaissons des groupes représentant les intérêts des Métis», précise Fred Caron, sous-ministre adjoint au bureau de l'In-

terlocuteur auprès des Métis et des Indiens non inscrits, mais pas les Métis eux-mêmes, même s'ils ont droit à certaines subventions.» Aucun groupe représentant les intérêts des Métis du Québec n'est reconnu.

L'arrêt Powley

La reconnaissance des Métis passe d'abord et avant tout par le ministère de la Justice, qui d'ailleurs a investi 24 millions de dollars en 2004 dans une enquête menée sur cette réalité. Cette enquête a fait suite au jugement de Pandore, dans la jurisprudence canadienne. En 1993, Steve et Roddy Charles Powley, deux Métis de Sault Ste. Marie ont été accusés d'avoir violé la Loi sur la chasse et la pêche de l'Ontario pour avoir tué un orignal. Lors de leur défense, ils ont invoqué l'article 35 de la Loi constitutionnelle. Il a fallu dix ans avant qu'ils ne gagnent leur cause devant la Cour suprême. «Les Métis de

Sault Ste. Marie sont les seuls Métis canadiens à bénéficier de droits autochtones au sens de la Loi sur les Indiens», explique Denis Gagnon, directeur de la Chaire de recherche sur l'identité métisse.

Mais l'arrêt Powley ne définit pas juridiquement, lui non plus, le terme de «Métis». Il se limite à des directives sur d'éventuelles revendications: l'appartenance à une communauté possédant un degré de continuité et de stabilité rattaché à un lieu précis; cette communauté doit avoir vu le jour avant que les institutions politiques européennes et l'influence des colons ne soient devenues prédominantes. Le mot «Métis» ne vise pas toutes les personnes d'ascendance mixte amérindienne et européenne.

«Le gouvernement canadien a judiciaire le phénomène identitaire, objecte un intervenant, et il veut dissuader les Métis de tenter de faire reconnaître leurs droits en faisant trainer les causes d'une cour à l'autre.» N'empêche. Selon Fabien Tremblay, avec le précédent créé par le jugement Powley, la zone grise politique et juridique sera de plus en plus balisée. Powley a ouvert un espace juridique qui est devenu politique puis identitaire. Le mouvement d'affirmation métis a gagné tout le Québec.

Selon Denis Gagnon, après un siècle de négation de leur existence, les Métis font aujourd'hui face au paradoxe de la définition de leur identité. «La reconnaissance de leur existence et de leurs droits est juridiquement reliée à sa définition et cette définition identitaire signifie l'extinction de leur statut à moyen terme, en raison des intermariages qu'ils contracteront d'ici les prochaines années. Les enfants des Métis qui se seront métissés au-delà d'une génération perdront leur statut, comme c'est le cas pour les Amérindiens. Cet enjeu, dont les Amérindiens sont bien conscients, n'est pas encore soulevé par les associations métisses et demeure un danger pour la survie de leur identité.»

Collaborateur du Devoir

CINÉMA

L'honneur d'ouvrir revient à Tracey Deer

Le cinéma occupe toujours une place importante dans le festival Présence autochtone. Cette année ne fera pas exception, avec des réalisateurs importants, de grandes œuvres et de nombreux événements spéciaux.

C'est la cinéaste mohawke Tracey Deer (*Mohawk Girls*, 2005) qui a l'honneur d'ouvrir le festival en présentant son film *Club Native* pour la première fois au Québec. La cinéaste braque sa caméra sur sa ville natale, Kahnawake, pour examiner les enjeux de l'identité autochtone. Elle pose un regard sur la douleur et la frustration que ressentent plusieurs membres des Premières Nations dans leur lutte pour obtenir leur droit d'appartenance.

Le cinéma de l'ONF projettera aussi le premier documentaire de Thomas Buchan et Stuart Reaugh, intitulé *Hope*. Les réalisateurs ont suivi l'artiste Ken Paquette et sa partenaire, Winnie Peters, ainsi que leurs cinq garçons lors d'une année difficile, marquée par la séparation du couple. La porte-parole

de Présence autochtone, la comédienne Dominique Pétin, qui a déjà eu la chance de voir quelques œuvres cinématographiques présentées lors du festival, a été marquée par ce film. «*Hope réussit à faire parler un homme du rapport père-fils. C'est une œuvre extraordinaire, bouleversante*», affirme-t-elle.

Autre coup de cœur de la comédienne qui a des origines huronnes: *Hiro*, réalisé par Nils Ver-naudon, Jorge C. Diaz et Sophie Guenan. Le film, à travers la vie et l'œuvre d'Henri Hiro (1944-1991), poète, cinéaste et militant maori, illustre la lutte des Tahitiens pour la sauvegarde de leur identité devant l'envahissement colonial et les essais nucléaires à Mururoa.

L'incontournable cinéaste Alanis Obomsawin y présentera également son film intitulé *Gene Boy*

revient chez lui, qui raconte l'histoire d'un ancien combattant de la guerre du Vietnam traumatisé et perturbé, qui redonne un sens à sa vie en retrouvant sa communauté. La réalisatrice émérite de l'ONF de réputation internationale assistera également au lancement du premier coffret de ses œuvres lors d'une soirée spéciale organisée en son honneur au Cinéma de l'ONF, le 18 juin.

Enfin, grand événement extérieur gratuit à la place Émilie-Gamelin, le samedi 21 juin: la projection du documentaire *Le Peuple invisible*, de Richard Desjardins et Robert Monderie.

D'Urban Nation à Via le Monde

Cette année, la Cinémathèque québécoise a décidé de souligner le travail d'Urban Nation, un

couple de cinéastes formé par Gisèle Gordon et Kent Monkman. Leurs courts métrages et leurs vidéos ont été remarqués sur la scène internationale, notamment en étant présentés aux festivals de Sundance et de Berlin.

Pour sa part, la Grande Bibliothèque présente une soirée dédiée aux productions Via le Monde. L'événement présentera la rétrospective «40 ans de regards sur le monde autochtone», qui comprend des classiques comme *Légendes amérindiennes* et les toutes dernières œuvres encore inédites de la série de films créés par de jeunes Amérindiens, *La Course autour de la grande tortue*, diffusée par le Canal D et APTN.

Pour l'horaire complet: www.nativelynx.qc.ca.

M. L.



Hope, le premier documentaire de Thomas Buchan et Stuart Reaugh



Une scène de Club Native, de Tracey Deer

LIAM MALONEY / ONF

Dialogues avec un Sauvage perspectives contemporaines

Exposition du 10 juin au 5 octobre 2008 à la Grande Bibliothèque

Entrée libre

Réalisée à l'occasion du festival Présence autochtone par Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Terres en vues.

Bibliothèque et Archives nationales Québec

TERRES EN VUES

Activités à la Grande Bibliothèque dans le cadre du festival Présence autochtone

À L'AUDITORIUM

Le vendredi 13 juin à 17 h 30

Dialogue en trois temps: parcours littéraire en compagnie d'un « Sauvage de bon sens » Lecture publique avec deux comédiens et les écrivains José Acquelin et Joséphine Bacon, suivie d'une discussion sur le dialogue comme genre littéraire entre George Sioui et Jean-François Chassay

Entrée libre dans la limite des 300 places disponibles

AU THÉÂTRE INIMAGIMÔ

Le samedi 21 juin à 13 h 30

Les Innus: ces hommes qui venaient des montagnes (7 à 13 ans) Spectacle avec Geneviève McKenzie, auteure-compositrice-interprète innu

Le dimanche 22 juin à 15 h

Ciné-Boukino: Les découvertes de Shanipiap Trois épisodes de cette télésérie produite et coanimée par Geneviève McKenzie, « Shanipiap » en montagnais

Entrée libre dans la limite des 70 places disponibles

Grande Bibliothèque 475, boul. De Maisonneuve Est, Montréal © Berri-UPAM 514 873-1100 www.banq.qc.ca

18^e édition
**PRÉSENCE
 AUTOCHTONE**
 du 12 au 22 juin à Montréal 2008



Info festival: 514.572.1799
nativelynx.qc.ca

Films et vidéos

**10 jours de découvertes
 des Premières Nations**

Fictions et documentaires, du court au long, de la Nouvelle-Zélande au Mexique, de Brooklyn à Inukjuak, l'étonnant parcours de la reconnaissance.

Au Cinéma ONF - 1564, rue St-Denis

SOIRÉE D'OUVERTURE



Club Native de Tracey Deer

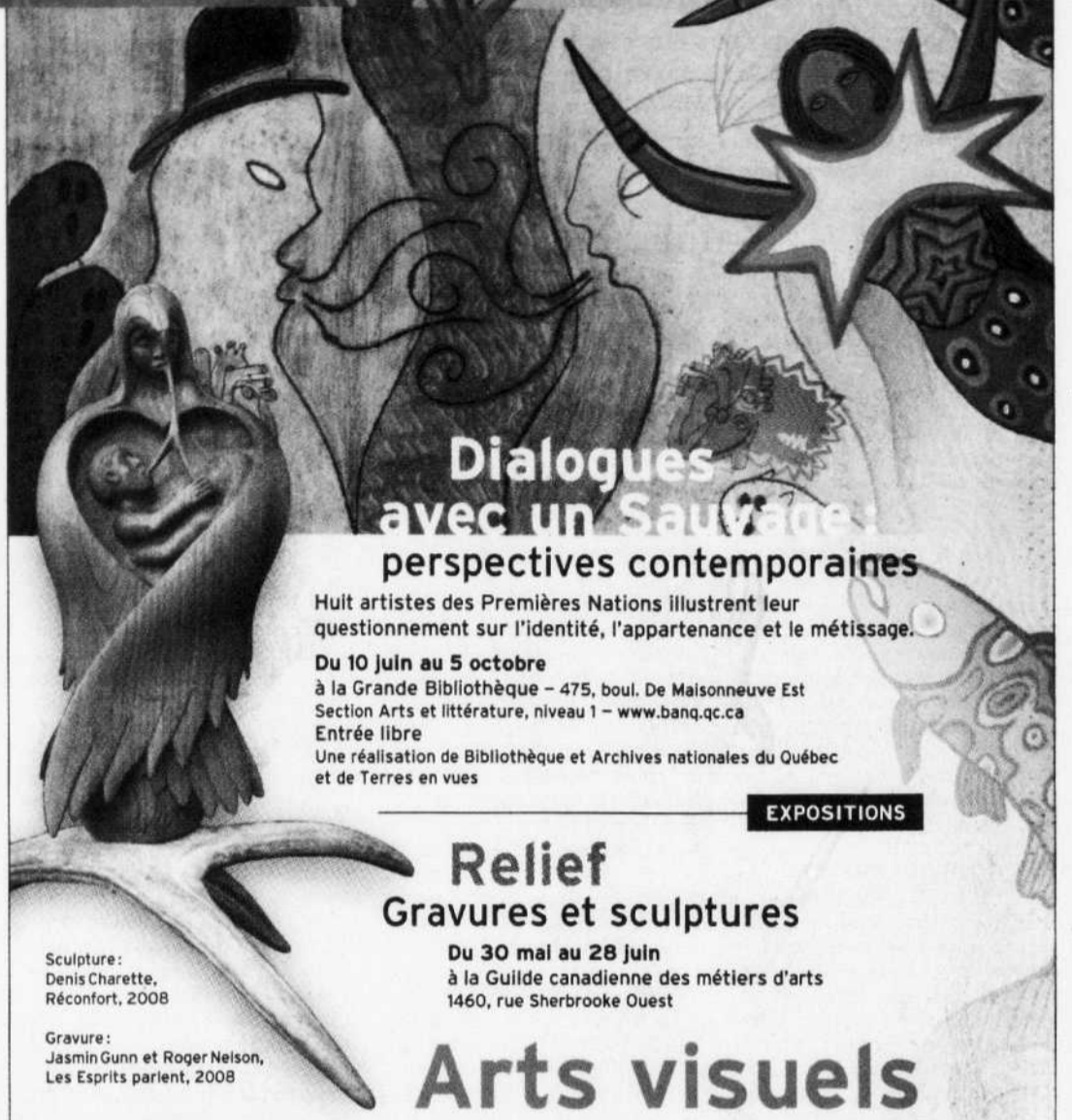
Identité et appartenance, une question de pourcentage, vraiment ?

12 juin, 19 h
 Auditorium de la Grande Bibliothèque
 475, boul. De Maisonneuve Est

Urban Nation

Au-delà des genres, les films de Gisèle Gordon et Kent Monkman.

13 et 20 juin, 19 h
 Cinémathèque québécoise
 335, boul. De Maisonneuve Est



**Dialogues
 avec un Sauvage**
 perspectives contemporaines

Huit artistes des Premières Nations illustrent leur questionnement sur l'identité, l'appartenance et le métissage.

Du 10 juin au 5 octobre
 à la Grande Bibliothèque - 475, boul. De Maisonneuve Est
 Section Arts et littérature, niveau 1 - www.banq.qc.ca
 Entrée libre
 Une réalisation de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et de Terres en vues

EXPOSITIONS

Relief
 Gravures et sculptures

Sculpture:
 Denis Charette,
 Réconfort, 2008

Gravure:
 Jasmin Gunn et Roger Nelson,
 Les Esprits parlent, 2008

Du 30 mai au 28 juin
 à la Guilde canadienne des métiers d'arts
 1460, rue Sherbrooke Ouest

Arts visuels

Un exercice de liberté envers l'Histoire où prend forme un dialogue tour à tour théâtral, poétique et philosophique.

13 juin, 17 h 30 à 19 h
 Auditorium de la Grande Bibliothèque

Littérature

Dialogue en trois temps:
 parcours littéraire en compagnie d'un « Sauvage de bon sens »

« 5 A 7 » LITTÉRAIRE

Site extérieur parc Émilie-Gamelin, au cœur de Montréal

20, 21 ET 22 JUIN

Chants et danses, artisanats et démonstrations, tradition et modernité, Présence autochtone devient le lieu privilégié de rencontres et d'échanges dans un climat de ferveur et d'amitié.



Des invités très spéciaux

Les Atayals

l'une des six ethnies
 aborigènes de Taiwan



Un grand spectacle pour célébrer le solstice
Blues, Blanc, Rouge

21 juin à 19 h

Richard Desjardins
 seul avec sa Guétard

En première partie
 Kathia Rock



PROJECTION EXTÉRIEURE

Le peuple invisible de Richard Desjardins et Robert Monderie - 21h30



**Les Boréades
 de la danse**

L'événement populaire par excellence du festival Présence autochtone
 Des danseurs des trois Amériques partagent leurs traditions
 avec la fougue et la créativité de la jeunesse.

21 et 22 juin



**21 juin, Jour national
 des Peuples autochtones**

Cérémonie civique
 et Solstice des nations

une rencontre chaleureuse entre les peuples
 10h - Belvédère Kondiaronk sur le mont Royal

